

éventraient tout vivant, pour en extraire les viscères et y lire les arrêts du destin. Après ce premier sacrifice, ils immolaient plusieurs brebis et plusieurs moutons; ces dernières victimes étaient tout simplement égorgées et écorchées; on n'en offrait au soleil que le sang et le cœur; puis on brûlait le tout jusqu'à le réduire en cendres. Il fallait que le feu employé dans ces solennités fût donné aux prêtres incas par la main même du soleil. A cet effet, ils enflammaient de la charpie de coton en concentrant les rayons du soleil au fond d'un vase concave et poli, opération dans laquelle ils se servaient probablement d'une lentille, ou d'un procédé analogue. Ce feu, obtenu de cette façon, servait à cuire tous les aliments distribués aux acteurs de la cérémonie; on en réservait une partie, que l'on transportait au couvent des vestales, où il était soigneusement conservé jusqu'à l'année suivante. S'il arrivait que la veille du *Raymi*, le temps fût couvert et le soleil voilé, on était réduit à faire du feu au moyen de deux fragments de bois frottés l'un contre l'autre.

Les viandes cuites au feu sacré, on les distribuait aux membres de la famille royale, aux curacas et aux autres personnes qui avaient assisté à la cérémonie. On mangeait jusqu'à satiété, après quoi l'on buvait de même (\*). Il était rare, à ce qu'il paraît, que la journée se terminât sans quelques scènes d'ivrognerie et de désordre.

Pendant les huit jours qui suivaient, la famille royale, les curacas et les principaux guerriers de l'empire, passaient tout leur temps en festins et en réjouissances. Les banquets se succédaient sans interruption; ils étaient animés par les toasts que ne cessaient de se porter les convives, et par le bruit des danses grotesques qu'exécutaient autour de la table des baladins affublés de costumes bizarres et de masques grotesques.

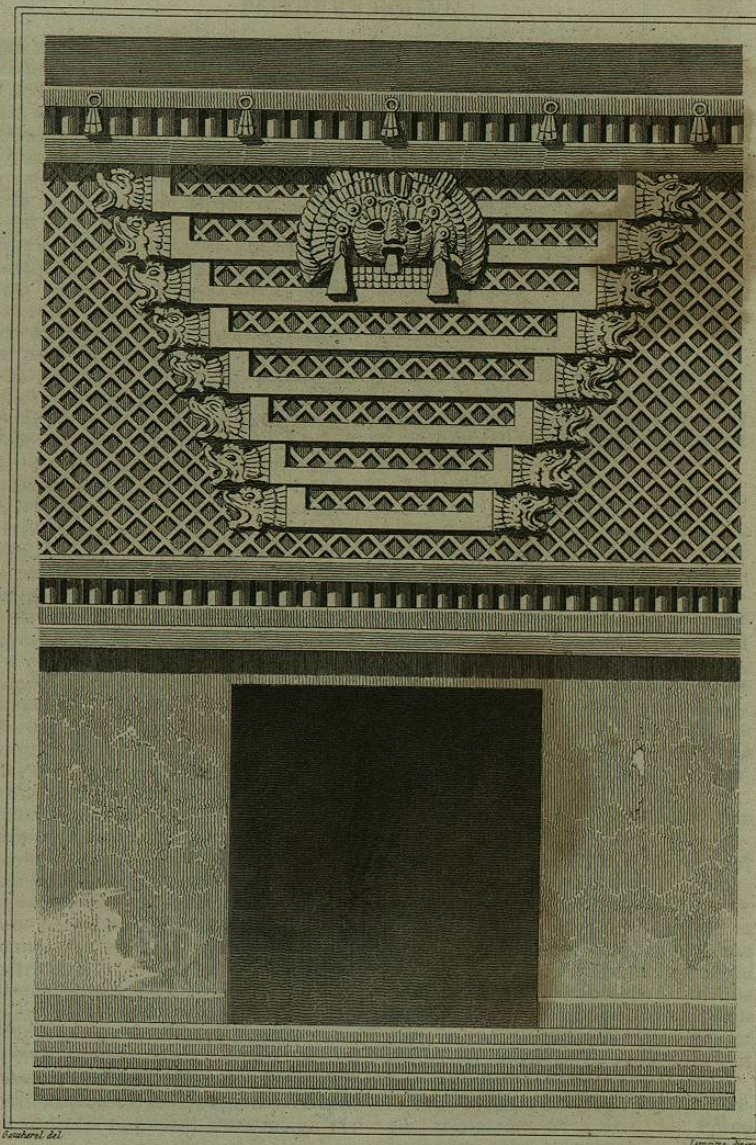
Indépendamment de cette fête du

(\*) Les Péruviens paraissent avoir été dans l'habitude de ne boire qu'après avoir mangé.

soleil, il y en avait trois autres, dont deux célébrées avec beaucoup moins de pompe. Quant à la quatrième, appelée *Citu*, et dont le but était d'éloigner toutes les maladies et tous les fléaux, elle mérite qu'on en fasse mention avec quelques détails.

Un jeûne préliminaire de vingt-quatre heures préparait les fidèles aux pieuses cérémonies du lendemain. Dans la nuit qui précédait le grand jour, ils faisaient du pain semblable à celui dont nous avons déjà parlé, et pareillement divisé en fragments arrondis. La moitié des petits pains contenait du sang de jeunes garçons de 5 à 10 ans. On obtenait ce sang en saignant les enfants entre les deux sourcils ou en provoquant l'hémorragie par les narines; c'était là, du reste, leur manière de saigner dans toutes leurs maladies habituelles. Le pain, une fois retiré des marmites de terre dans lesquelles, à défaut de fours, on le faisait cuire, les individus qui avaient pris part au jeûne se lavaient soigneusement le corps, quelques instants avant le lever du soleil. Ils prenaient ensuite un des pains qui contenaient du sang, et ils s'en frottaient dévotement la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras et les cuisses, dans la conviction qu'ils se purifiaient ainsi le corps et qu'ils éloignaient pour longtemps la maladie. Cela fait, le membre le plus âgé et le plus respectable de la famille prenait un gros morceau de la même pâte mêlée de sang, et allait en frotter la porte dominant sur la rue; il l'y laissait même attaché, pour montrer aux passants que la maison avait été purifiée et sanctifiée.

Pendant que ceci se passait dans les demeures des simples particuliers, le grand prêtre présidait aux mêmes cérémonies dans le palais et dans le temple du soleil; d'autres prêtres en faisaient autant dans le couvent des vestales et dans *Huanacauri*, autre temple situé à une lieue de la capitale et singulièrement vénéré des Péruviens, parce qu'il était construit sur le lieu où Manco Capac avait fait sa première



Détail du Temple du Soleil.



halte en arrivant à Cuzco. Quant à la cérémonie qui se faisait dans le palais du souverain. le soin en était exclusivement réservé au plus âgé des oncles légitimes de l'Inca régnant.

Aux premiers rayons de l'aurore, ils se prosternaient devant le soleil, et le suppliaient de préserver la ville et ses habitants de toute calamité. Ensuite le jedne était rompu, et ils mangeaient le pain pétri sans mélange de sang. Alors on voyait sortir de la forteresse un Inca de sang royal, richement vêtu, et qui s'annonçait comme courrier du soleil. Il portait une robe retroussée autour du corps, et tenait à la main une lance garnie de plumes de couleur et de cercles d'or (\*). C'est dans cet équipage qu'il descendait du haut de la colline appelée *Sacsahuamam*, en brandissant sa lance, qu'il tenait élevée d'un air menaçant. Arrivé sur la principale place de la ville, il était rejoint par quatre autres Incas de sang royal, armés de lances pareilles et vêtus de robes également retroussées. Le messager céleste, après avoir touché de sa lance celles des quatre Incas, leur disait que le soleil leur ordonnait, comme à ses agents et à ses fidèles serviteurs, de chasser de la capitale et de ses environs tous les fléaux et toutes les maladies qu'ils y trouveraient. Aussitôt les Incas se mettaient en marche, en suivant les quatre chemins qui aboutissaient à Cuzco et par lesquels les habitants croyaient qu'on allait aux quatre parties du monde appelées *Tahuantinsuyu*. En voyant passer ces courriers, tous les habitants, hommes et femmes, jeunes et vieux, se mettaient à la fenêtre ou à la porte de leurs maisons, et poussaient de bruyantes acclamations, en secouant leurs robes, comme s'ils eussent voulu se débarrasser des miasmes pestilentiels qu'elles étaient censées contenir. Dans leur crédule enthousiasme, ils s'agitaient comme des possédés, posant leurs mains sur

(\*) Cette lance, ou une autre ornée de la même manière, servait d'étendard en temps de guerre.

leur tête, se frottant tour à tour le visage, les bras, les cuisses et les jambes, pour les purger de tout atome morbide. Ceci se pratiquait non-seulement sur le passage des courriers, mais encore dans les autres parties de la ville. Enfin les messagers gagnaient la campagne, et se rendaient à un quart de lieue de la capitale, dans un lieu désigné, où ils trouvaient quatre autres Incas. Ces derniers, s'armant de leurs lances, faisaient, comme eux, une course d'un quart de lieue. En se relayant ainsi les uns les autres, ils faisaient cinq ou six lieues dans quatre directions. Enfin, arrivés au but de leur marche, les derniers messagers plantaient leurs lances en terre, pour montrer que les calamités publiques ne dépasseraient pas cette limite.

La nuit venue, les habitants parcouraient les rues, armés de torches enflammées (\*), pour chasser les maux de la nuit, comme ils avaient expulsé ceux du jour. Puis, quand leurs torches étaient presque entièrement consumées, ils allaient en foule les jeter dans la rivière où, la veille, ils avaient fait leurs ablutions. Si, le lendemain, quelqu'un trouvait au bord de l'eau des fragments de ces flambeaux consacrés, il s'en éloignait avec horreur, de peur qu'ils ne lui communiquassent les germes de contagion dont on les supposait chargés.

Après avoir ainsi mis en fuite, par le fer et par le feu, les fléaux qu'ils redoutaient, les Péruviens sacrifiaient au soleil et à la lune un certain nombre d'agneaux, dont ils jetaient le sang et les intestins dans les flammes, et dont ils mangeaient la chair en signe de réjouissance. Le reste de la journée et les suivantes se passaient en festins arrosés de libations quelquefois beaucoup trop copieuses, et égayés par les chants qui sortaient de mille poitrines vigoureuses.

Nous avons parlé plus haut des vierges consacrées au soleil. Le Pérou avait, en effet, ses vestales. Quinze

(\*) Ces torches, faites de paille natée, s'appelaient *poncuncu*.

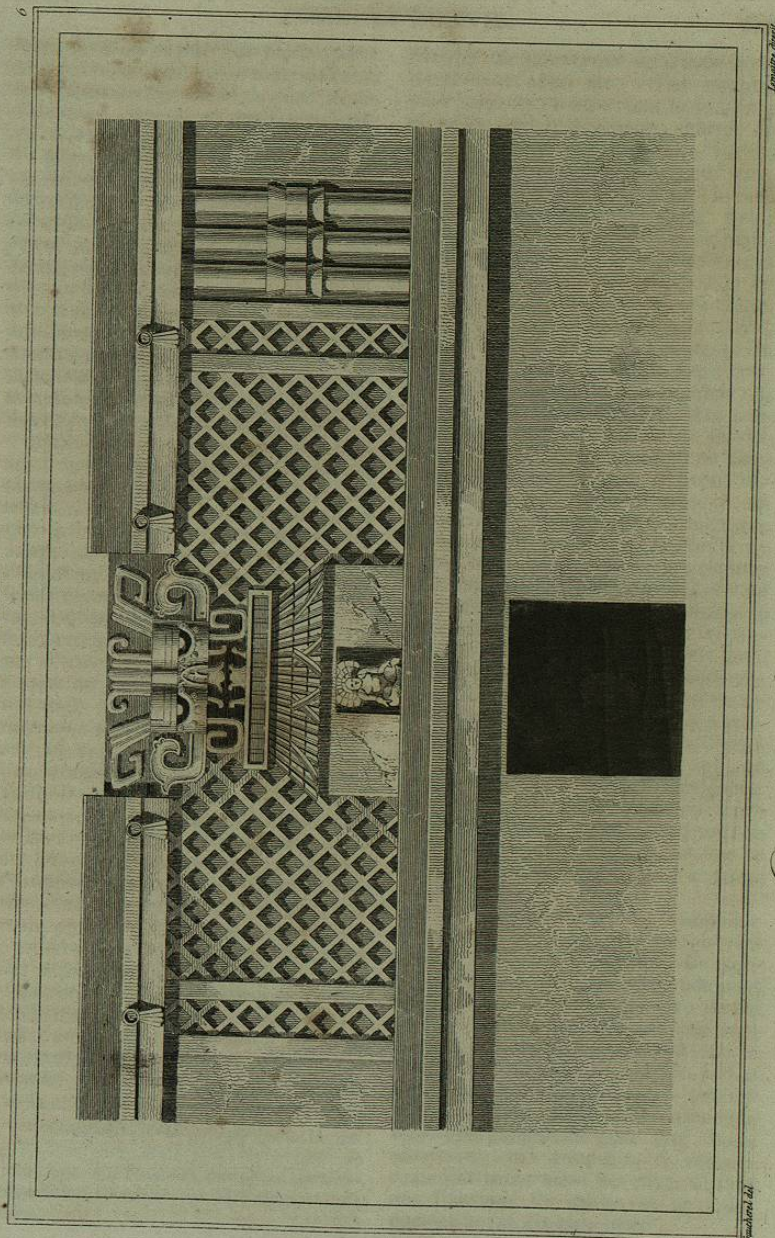


cents filles, toutes ayant pour pères des Incas, étaient employées au culte du soleil et à la conservation du feu sacré. Enfermées dans un vaste couvent, elles n'avaient aucune communication avec l'extérieur, et ne pouvaient voir, en fait d'hommes, que l'empereur. Encore celui-ci se faisait-il scrupule de souiller par sa présence l'asile sacré de ces religieuses, et chargeait-il la reine ou quelque autre femme de sa cour d'aller visiter de sa part les *vierges choisies*. Les vœux prononcés par ces filles étaient éternels. Elles faisaient serment de virginité, et malheur à celle qui oubliait ce formidable engagement : elle était condamnée à être enterrée vivante; en outre, son complice devait être mis à mort, ainsi que ses parents, et la ville qui l'avait vu naître devait être rasée de fond en comble, pour la punir d'avoir donné le jour à un si grand criminel. Nous devons ajouter que, d'après les auteurs espagnols, cette loi barbare et absurde ne fut jamais exécutée, soit qu'elle eût été reconnue inapplicable, soit que le crime qu'elle était destinée à punir n'eût jamais été commis dans l'empire péruvien. Les religieuses étaient, dans l'intérieur du couvent, employées à toute sorte de travaux de femmes. Comme elles étaient censées les épouses du soleil, elles remplissaient des fonctions importantes dans l'exercice du culte. Cinq cents jeunes filles, toutes vierges et filles d'Incas, se consacraient à leur service particulier. Tous les ustensiles de la maison, depuis la vaisselle jusqu'aux chaudrons, étaient d'or et d'argent. On dit que le jardin qui entourait le couvent contenait, comme celui du grand temple, des arbres, des plantes et des fleurs en or, merveilleusement imités.

Outre la maison des religieuses de Cuzco dédiées au soleil, il y avait d'autres couvents de femmes dans le royaume, tous organisés, à peu de choses près, d'après le même plan. Il en existait dans toutes les principales villes du Pérou. On admettait dans ces établissements des filles de toute condition, soit qu'elles fussent de sang

royal et de naissance légitime, soit qu'elles fussent bâtarde et même nées d'un sang étranger; on y recevait aussi les filles de bourgeois, pourvu qu'elles fussent belles; à vrai dire, c'étaient là les harems du roi, car ces *filles du soleil* étaient destinées à devenir les concubines de l'Inca. Le souverain n'avait qu'un signe à faire, ou qu'un ordre à donner; la vierge qui avait eu l'insigne bonheur de lui plaire, lui était immédiatement livrée, et c'était un grand honneur pour elle comme pour sa famille. Du reste, l'adultère dans ces asiles de pieuse prostitution était aussi rigoureusement puni que la violation du vœu de chasteté dans le couvent des vierges choisies de Cuzco. Nous en trouvons la preuve dans un passage assez curieux d'Augustin de Zarate. Cet historien, en parlant des causes de la mort violente d'Atahualpa, dit que ce fut l'Indien Philippillo qui conduisit toute cette affaire. Il ajoute : « Quelques-uns ont cru que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabalipa, et qu'ayant un commerce criminel avec elle, il avait voulu s'assurer la jouissance paisible de sa maîtresse par la mort de ce prince. On a même dit qu'Atabalipa avait eu connaissance de cette intrigue et qu'il en avait fait des plaintes au gouverneur, disant : qu'il était plus sensible à cet outrage qu'au supplice de la captivité et à tous ses autres malheurs, alors même qu'ils devaient être suivis de la perte de son existence; qu'il ne pourrait sans un chagrin mortel de voir traiter avec tant de mépris par un Indien de si basse extraction, qui lui infligeait un si sanglant affront, en dépit de la loi du pays; qu'il n'ignorait assurément pas que cette loi ordonnait que celui qui serait reconnu coupable d'un tel crime, ou qui aurait seulement tenté de le commettre, *fût brûlé vif avec sa complice*; que même, pour mieux prouver l'horreur qu'inspirait un pareil attentat contre le respect dû à la majesté du souverain, *on faisait ordinairement mourir le père, la mère, les frères et tous les proches parents de*

YUCATAN.



Détail du Temple aux Aztèques.



*l'adultère; qu'en outre on faisait périr tous ses bestiaux; qu'on dépeuplait et ravageait entièrement le lieu de sa naissance, qu'on y semait du sel, qu'on en coupait les arbres, et qu'on en démolissait la maison; qu'enfin on faisait tout ce qu'on jugeait capable d'inspirer de l'horreur pour un tel crime et de rendre à jamais infâme la mémoire de celui qui s'en serait rendu coupable.* » On voit, d'après cette citation, que les rois du Pérou savaient conserver purs de toute souillure les asiles mystérieux où ils parquaient les objets de leur convoitise charnelle, et qu'ils ne se faisaient pas scrupule de protéger leurs amours par des lois révoltantes de barbarie.

Après cette esquisse rapide des institutions et des cérémonies publiques auxquelles avait donné lieu le culte du soleil, il importe de faire remarquer que ce culte n'était pas exclusivement adopté dans l'empire du Pérou, et que l'idolâtrie s'était maintenue dans des localités assez nombreuses du royaume. On en trouve la preuve dans un écrit rédigé vers l'an 1555, par un des premiers religieux Augustins qui passèrent au Pérou (\*). Nous citerons quelques fragments de ce mémoire destiné à éclairer le président du conseil des Indes sur la condition morale des Américains. On remarquera que l'auteur parle de choses qui se passaient à l'époque même où il écrivait et dont il pouvait parfaitement avoir été témoin. Même en faisant la part de l'exagération naturelle à l'esprit de catholicisme exclusif, on verra qu'il reste assez de faits pour confirmer pleinement notre assertion au sujet des superstitions des Péruviens.

Le missionnaire nous apprend d'abord que les Indiens attribuaient la création de toutes choses à un dieu nommé par eux *Atagujú*, lequel, se voyant seul, avait créé deux autres dieux, *Sagad-Zavra* et *Vaugavrad*,

(\*) Cette lettre a été publiée, pour la première fois en français, dans le Recueil de documents sur l'histoire des possessions espagnoles d'Amérique, par M. Ternaux Compans.

chargés de gouverner le monde conjointement avec lui. « Les temples dans lesquels ils adoraient ces fausses divinités, dit le religieux, étaient de grandes cours entourées de hautes murailles. Au milieu de la cour existait une fosse profonde dans laquelle étaient plantés plusieurs mâts. Celui qui voulait offrir un sacrifice montait, habillé de blanc, au haut d'un de ces mâts que l'on avait soin d'entourer de paille, et là, il immolait un coy (lapin du Pérou), ou un mouton du pays, dont il offrait le sang à *Atagujú* et dont il mangeait la chair sans pouvoir en rien laisser ni en emporter. Il y avait des trous préparés dans les murs pour recevoir les os de la victime. Tout le pays est rempli de temples de ce genre, et nous en avons détruit un grand nombre; mais il en existe encore beaucoup, et bien des Espagnols les voient sans se douter de ce que c'est. Tous ceux de la province de *Huamachuco* sont détruits, et l'on a arraché les mâts au pied desquels le grand prêtre avait coutume de répandre de la *chicha* et du *zaco*; c'est ainsi qu'ils appellent la farine de maïs délayée dans l'eau bouillante, qu'ils regardent comme la nourriture des *guacas* (divinités). Les fêtes qui se célébraient dans ces temples, et qui se nommaient *taquis*, duraient cinq jours. Ils prenaient à cette occasion leurs plus beaux habits, et passaient tout ce temps à chanter et à boire, les uns se relevant à mesure que les autres tombaient.

« Ils brûlaient aussi en l'honneur d'*Atagujú*, de la coca, herbe que les Indiens estiment beaucoup. Ils supportent de grandes fatigues en mâchant de cette herbe sans prendre autre chose, et ils prétendent que cela leur donne de la vigueur. Ils disent que la fumée de cette plante monte au ciel et que c'est pour leurs dieux le parfum le plus agréable. Ils la brûlent pour obtenir une longue vie pour eux, leurs enfants et leurs troupeaux. A cette occasion ils tuent aussi des coyes et font des libations de *chicha* et de *zaco*, comme je l'ai dit plus haut.



« Ils croient qu'Atagaju a deux serveurs qu'ils nomment *Uvigaicho* et *Unstiqui*. Ils leur sacrifient des coyotes et du zaco à l'époque où le maïs est en fleur. Ils croient qu'après ces deux-ci, Atagaju se créa un serviteur qu'ils nomment Guamansiri.

... « Les idoles des Indiens étaient généralement de grandes pierres sculptées; mais il y en avait aussi en bois. Ils faisaient pour elles de grands coussins bien travaillés, sur lesquels ils les plaçaient... Ce coussin était richement orné et peint des couleurs les plus brillantes, quand il était destiné aux principaux dieux, plus simple quand il l'était à ceux d'un ordre inférieur. Ils plaçaient l'idole sur ce coussin, dans un panier tressé avec des baguettes blanches. Ce panier avait quatre ou cinq palmes de long et était plus large par une extrémité que par l'autre; ils bouchaient le petit bout avec un filet pour que la guaca ne pût sortir par là. Quand l'idole était placée, ils recouvraient le tout d'un tissu de laine, et ensuite ils l'habillaient comme un seigneur avec une tunique de cumla, étoffe tissée avec la plus fine laine des moutons du pays. Ils posaient par-dessus un llonto ou manteau garni de bijoux et fermé avec des agrafes d'or; ils lui empanachaient la tête, et mettaient à côté de l'idole des vases de chicha et des frondes ou guaracas. Ils leur donnaient aussi quelquefois des casques en argent ou en cuivre, des boucliers et quantité d'autres choses. »

Il paraît que ces idoles parlaient ou étaient censées parler, à la manière des pythonisses de l'antiquité grecque, et leurs oracles, formulés par la bouche de quelque charlatan pieux caché derrière le rideau, étaient accueillis comme articles de foi.

« Les idoles, continue l'auteur du mémoire, avaient une espèce de majordome pour les servir, et des esclaves des deux sexes pour les habiller, des bergers qui gardaient les troupeaux qui leur appartenaient, et d'autres Indiens qui remplissaient toutes les fonctions nécessaires dans les sacrifices.

Les prêtres portaient des vêtements de plumes ornés d'agrafes d'or et d'argent, et sur la tête de hauts diadèmes de plumes. »

Le religieux, poursuivant son tableau, attribue aux Indiens une fable puérile au sujet de la naissance de deux divinités, Apo-Catequil ou le démon, et Piguerao, tous deux fils de Guamansiri, un des coadjuteurs d'Atagaju. Il paraît que Apo-Catequil était adoré depuis Quito jusqu'à Cuzco, et que c'était le dieu le plus respecté et en même temps le plus redouté qui existât au Pérou. « Les Indiens regardaient Catequil comme leur créateur, et c'est pour cela qu'ils ont une si grande vénération pour lui. Ils disent aussi qu'il produit le tonnerre et les éclairs, en lançant des pierres avec sa fronde, et ils en ont une telle peur, qu'ils lui sacrifient tout ce qu'ils possèdent pour obtenir qu'il épargne leur vie. Les Indiens sont tellement pusillanimes, qu'ils meurent quelquefois de peur, s'il s'élève un orage pendant qu'ils traversent seuls les montagnes, et l'on dit alors que c'est Catequil qui les tue. »

Il existe au sommet d'une montagne voisine du Pérou, trois rochers très-élevés que les indigènes nommaient Apo-Catequil, Mama-Catequil et Piguerao; ils disaient que c'étaient Catequil, son frère et leur mère. Ils avaient placé sur un de ces rochers une statue de pierre qui représentait un homme, c'est-à-dire Apo-Catequil. Au bas de la montagne était un grand village dont les habitants se consacraient volontairement au service de cette divinité redoutable.

Les Péruviens adoraient aussi Tanguaganay, fils de Catequil. Le même écrivain dit que du temps des Incas, les habitants de Guamachuco vouaient un culte fervent à neuf *guacas*, ou idoles principales, dont chacune possédait des troupeaux et une infinité d'autres choses que l'Inca régnant leur donnait. Chacune avait aussi ses prêtres et ses serveurs particuliers. Elles se nommaient Ulpillo, Pomacama, Caoquilca, Quingachugo, Nô-

madoi, Garacayoc, Quacacatequil, Casipoma et Llaiguen. Casipoma était une des plus redoutées. C'était le dieu favori de l'Inca Huayna Capac, et il le portait à la guerre auprès de lui. Cette idole avait une palme et demie de hauteur et une figure effroyable.

Il paraît que chaque village, chaque profession avait ses idoles particulières. On en signale une, entre autres, à laquelle on faisait des offrandes pour qu'elle fit réussir la teinture des étoffes. Au milieu de chaque bourgade il y avait une grande pierre que les Indiens regardaient comme le dieu tutélaire de l'endroit, et qu'ils nommaient Guachecoal. Un missionnaire trouva dans une petite ville trois idoles nommées Tantuzoro, Guarasgaide et Guagalmojon; cette dernière était une femme et avait ses dix fils rangés autour d'elle. Ces idoles possédaient quarante et un vases d'argent et cinq couronnes, quatorze bijoux de même métal, en forme de fer à cheval, qu'on leur plaçait autour du menton, quatorze trompettes d'argent mêlé d'un alliage de cuivre, et beaucoup d'autres richesses. La femme dont nous parlions tout à l'heure, montrait ses parties naturelles, pour indiquer qu'elle avait donné le jour aux ancêtres des Péruviens.

« Toutes les fois qu'une femme mettait au monde deux jumeaux, ou que les lamas faisaient deux petits d'une portée, les Indiens, ajoute l'auteur de la lettre en question, jédnaient pendant cinq jours sans oser sortir de leur maison, et le sixième jour ils allaient faire un sacrifice à une idole nommée Acuchuccaque. Quand une province se révoltait, ceux qui allaient la soumettre invoquaient les dieux Yanaguana et Xulcaguaca. Ils attribuaient au dieu Maïlor le pouvoir de paralyser ceux qui parlaient de lui avec irrévérence; ce qui les effrayait tellement, que les missionnaires eurent beaucoup de peine à apprendre d'eux où cette idole était placée. On trouva également une idole nommée *Paucar*, qui consistait en un gros perroquet en terre cuite..... Dans

toutes les maisons qui appartenaient aux Incas, on a peint de grandes coulevres, et les Indiens disent que c'étaient là les armes de leurs anciens rois. Je l'ai souvent vu moi-même à Cuzco et à Guamachuco. Les Indiens disent que lorsque Chacochima, général des troupes de l'Inca, se trouvait dans cette province, avec une nombreuse armée, le démon lui apparut sous la forme d'un serpent velu plus gros que la cuisse; sa tête était semblable à celle d'un cerf, et il était si long, que quand on était près de sa tête on ne pouvait voir le bout de sa queue. Ils nomment ce serpent *Usca-guai*. Il avait des clochettes d'or à la queue; c'est pourquoi les Indiens le regardent comme le dieu des richesses, et l'adorent pour en obtenir. Quand il apparut la seconde fois, il annonça qu'il retournerait au ciel, et toute la nation le vit s'élever en tournoyant jusqu'à ce qu'il disparût.... Ils adorent même les animaux. Quand ils prennent un renard, ils l'ouvrent, le vidant et le font sécher au soleil; ils l'habillent ensuite d'un costume de veuve et l'attachent avec une écharpe comme celles que les veuves ont l'habitude de porter, et après l'avoir placé sur une espèce de trône, ils lui offrent de la chicha et d'autres objets. J'en ai vu et brûlé un que l'on avait placé avec son petit dans l'attitude d'une femme qui allaite son enfant. »

Nous avons transcrit tous ces détails sur l'idolâtrie et les superstitions des Péruviens, afin de montrer que le culte du soleil n'était pas sans mélange, et que les idées des indigènes sur la puissance de cet astre se combinaient avec des croyances bizarres et absurdes, tristes restes de leur fétichisme primitif. Il ne faut donc pas croire, sur la foi de quelques historiens mal informés, que le système religieux des Péruviens reposât exclusivement sur l'adoration du soleil. Toutefois, en comparant entre eux les rares écrivains qui ont jeté quelque lumière sur l'idolâtrie de cette nation, on reconnaît que le culte du soleil occupait la plus notable place dans l'ensemble de ses pratiques



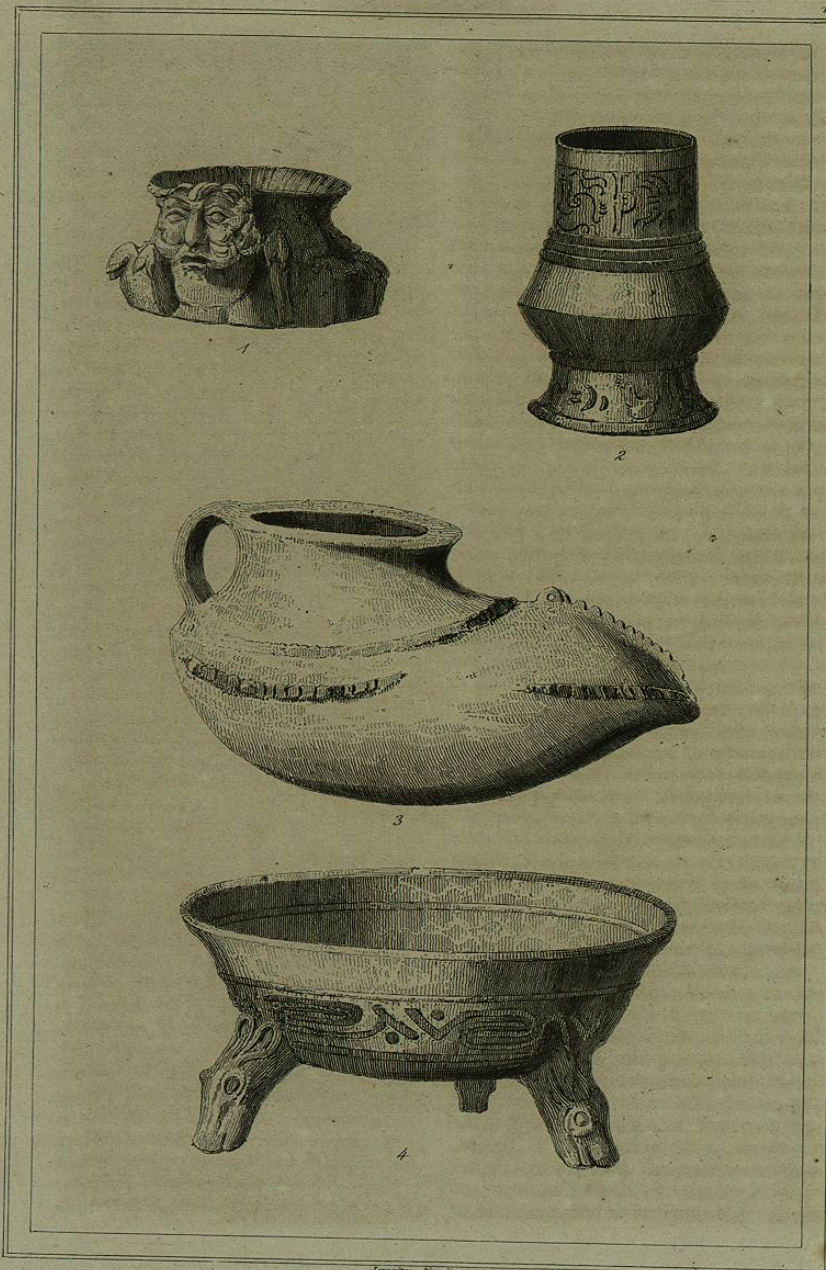
religieuses. Ce culte devait donc avoir la plus grande influence sur les mœurs et sur les habitudes du peuple, et c'est pour cela que nous n'avons rien à modifier dans ce que nous avons dit, quelques pages plus haut, du résultat des institutions religieuses au point de vue moral.

D'après le tableau que nous en ont laissé certains historiens espagnols, les mœurs et usages des Péruviens n'avaient rien d'excentrique ni même de bien original. On y remarquait une simplicité exempte de bizarrerie. Les mariages se faisaient suivant une loi inviolable et qui atteste la toute-puissance du souverain : tous les ans à certaine époque déterminée, le roi faisait assembler toutes les filles et tous les garçons de sa race, qui se trouvaient à marier dans la ville de Cuzco. Les filles devaient être âgées de dix-huit ans au moins, et les garçons de vingt-quatre ans. Soit désir de n'unir que des gens capables de bien comprendre la portée d'un pareil engagement, soit prévoyance fondée sur des observations purement physiologiques, l'Inca avait décrété que nul ne se marierait avant l'âge que nous avons désigné. Voici en quoi consistait la cérémonie : les futurs époux se tenaient par couples autour du roi ; ce dernier les appelait par leur nom, puis les prenant par la main, il leur faisait prononcer le serment de fidélité conjugale, et les déclarait mariés en les remettant entre les mains de leurs parents. Les époux se retiraient chez le père du mari et la noce durait trois ou quatre jours. Les filles dont le roi avait ainsi consacré l'union, étaient appelées *les femmes livrées par l'Inca*, nom qu'on leur donnait comme marque d'honneur. Le lendemain du jour où ce monarque avait marié les individus de sa famille et de sa race, des fonctionnaires délégués à cet effet unissaient de la même manière les simples habitants de la ville, en suivant rigoureusement l'ordre des quartiers. Dans les provinces et les districts, c'étaient les curacas qui étaient chargés de la célébration des mariages et ils

intervenaient dans ces occasions solennelles, comme représentants du roi. C'était donc le souverain qui présidait en personne ou par procuration à l'acte le plus sérieux et le plus important de la vie civile. Du reste, comme on vient de le voir, point d'appareil, point d'étalage, rien de somptueux ni même de solennel dans ces unions officiellement constatées. Il faut aussi remarquer que les mariages se faisaient tous exclusivement entre gens d'une même ville et même entre parents. Il était absolument interdit aux habitants d'une province ou d'un district d'épouser des indigènes d'une province ou d'un district voisin. Cette mesure, dont on retrouve un exemple célèbre dans les anciennes tribus d'Israël, avait pour but de conserver l'esprit de famille; on comprend que son résultat le plus positif était d'isoler les citoyens, au lieu d'en faire une nation compacte et homogène. Ajoutons que les Indiens étaient si sévèrement parqués dans leurs demeures, qu'il leur était expressément défendu d'aller vivre d'une province, d'une ville et même d'un quartier à l'autre.

Dès qu'une femme était mariée, elle se confinait dans sa demeure, et n'en sortait guère. Elle passait son temps à filer et à tisser de la laine dans les pays froids, du coton dans les pays chauds. Elle cousait rarement, les vêtements des hommes et des femmes étant presque dépourvus de coutures. Quant aux hommes, outre les travaux de l'agriculture auxquels ils se livraient avec ardeur, ils étaient généralement chargés de fournir la famille de chaussures. Aussi tout Péruvien, quelque peu jaloux de l'estime publique, savait-il confectionner lui-même cette partie de son costume, condition, du reste, indispensable pour être armé chevalier. Les Incas eux-mêmes, les curacas et les gens les plus riches ne se dispensaient pas de ces soins domestiques; tous s'en occupaient avec empressement, et la plupart même savaient forger leurs armes. On comprend que de pareilles habitudes rendaient certains métiers tout à fait inutiles; aussi





*Imprimé à Paris*

*Vases trouvés à Quequetonango*

les professions de tailleur, de cordonnier, de fabricant de bas, étaient-elles inconnues au Pérou, chose assez digne de remarque.

Autant la cérémonie du mariage se faisait d'une manière sérieuse et calme, autant les réjouissances qui accompagnaient le sevrage des enfants étaient animées et bruyantes. C'était surtout quand l'enfant sevré était un garçon et l'aîné de la famille, qu'on célébrait cet événement avec éclat et somptuosité. On sevrerait les nourrissons à deux ans, et on leur coupait les cheveux, pour marquer le commencement d'une période nouvelle dans l'existence du jeune enfant; avant ce temps, on laissait sa chevelure tout à fait intacte. Le jour marqué pour la cérémonie, tous les parents se réunissaient, et le parrain donnait le premier coup de ciseaux (\*) aux cheveux de son filleul. Après lui, l'instrument passait dans les mains des autres assistants, et chacun enlevait une mèche de la chevelure. Quand l'enfant était entièrement rasé, on lui donnait un nom, car jusque-là il n'en avait porté aucun. Puis chacun lui offrait quelque présent, l'un des habits, l'autre des bestiaux, celui-ci des armes de différente nature, celui-là des vases précieux. Suivaient des réjouissances et des festins qui se prolongeaient trois ou quatre jours durant. Le sevrage de l'héritier présomptif du trône donnait lieu à des cérémonies de ce genre, et à une fête véritablement nationale. On mangeait et l'on chantait pendant une vingtaine de jours, et les présents déposés aux pieds du rejeton royal consistaient en objets d'or et d'argent d'une grande valeur.

Les enfants étaient élevés très-durement, afin de n'en pas faire des hommes effeminés. Les mères poussaient si loin le rigorisme à cet égard, qu'elles ne prenaient jamais leurs nourrissons dans leurs bras; même pour les allaiter;

(\*) Il serait plus juste de dire le premier coup de rasoir, car les Péruviens, ignorant l'usage des ciseaux, se servaient d'une espèce de couteau ou de rasoir dont la lame était faite d'un morceau de silex tranchant.

elles prétendaient que les enfants devaient prendre le sein debout; et avant qu'ils eussent assez de force pour y parvenir, elles se penchaient sur eux, mais ne les soulevaient jamais.

Les funérailles des Péruviens, du moins celles des simples particuliers, n'avaient probablement rien de remarquable, car Garcilasso de la Véga n'en a rien dit dans son ouvrage, d'ailleurs si détaillé. Quand un Péruvien était mort, on lui repliait les membres dans l'attitude d'un homme assis; on le renfermait ensuite avec tous ses vêtements dans une tombe garnie de murailles en pierres sèches et recouverte de terre, ou bien, comme cela se pratiquait sur les côtes, dans une sépulture commune, où chaque famille avait des caveaux funéraires disposés par étages; quelquefois aussi on déposait le défunt dans un lieu souterrain faisant partie de la maison même qu'habitait sa famille (\*). Suivant Ulloa, on plaçait jusqu'à trente cadavres dans ces tombeaux à domicile. Environné des objets qui lui avaient appartenu et de vases remplis de boisson, le corps se desséchait promptement et ne tombait pas en putréfaction. On en découvre encore aujourd'hui qui sont parfaitement conservés et à l'état de momies, et l'on trouve dans quelques-uns de ces caveaux des vases et des ustensiles qui peuvent donner une idée des arts de la nation péruvienne sous la domination des Incas. D'ordinaire, les cimetières étaient communs, et toute la tribu plaçait ses morts les uns à côté des autres. Du reste, nous avons parlé ailleurs des tombeaux péruviens, et pour ne pas faire double emploi, nous renvoyons le lecteur au passage de la description topographique où il en est question.

Certaines tribus avaient coutume de donner aux tombeaux la forme pyramidale, et de les placer sur les

(\*) M. Stevenson pense, comme nous l'avons dit précédemment, que les Péruviens plaçaient leurs morts dans leurs maisons, qu'ils abandonnaient ensuite.